

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 69 (1930)
Heft: 18

Artikel: La mère Pinson
Autor: Jean
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-223236>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 06.02.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

toresque du langage des clients du « Café des Amis », car cela me paraît beaucoup plus nouveau et plus plaisant de dire un « verre à voir » qu'un « miroir », surtout quand il s'agit d'une glace propre à refléter les dessous de nos vies.

Amédée Schabziger.

Vieille connaissance. — Un témoin, en déposant dans une affaire de testament, fait du défunt une description physique et morale des plus précises.

Le juge. — Eh bien ! vous paraissez avoir connu M. B... très intimement !

Le témoin. — Moi ? Je ne l'ai de ma vie vu ni connu !

Le juge. — Alors comment se fait-il... ?

Le témoin. — C'est bien simple : j'ai épousé sa veuve !

Au restaurant. — A présent, monsieur désire-t-il l'addition ?

— Oh ! non, gardez, gardez, mon ami, j'ai fort bien diné, je ne désire plus rien.

LA RUE EST A EUX !...

PARFAITEMENT, la rue est à eux, c'est leur domaine, elle leur appartient... nous avons tous les risques.

Elle est à eux de droit, car la rue sans eux, ce ne serait plus la rue, elle devient une chose ingrate, insipide, froide, mortelle pour ceux qui sont obligés de la traverser ou même de la longer. Elle est la trahisserie, la lâcheté et l'hypocrisie sans limite. C'est le danger perpétuel, une source d'ennui et d'émotion.

Quel charme résiste à l'ennui ?

Les autorités ont beau dire « nous sommes là, nous surveillons, nous ouvrons l'œil et le bon. » N'empêche qu'elles ne peuvent que prévenir et encore.

Le piéton trouve que le divertissement n'a rien d'agréable et les grognons ont des propos énergiques pour stigmatiser la danse en rond sur certaines places, cependant que d'un geste autoritaire l'homme juché sur son piédestal éphémère, vous enjoint de passer entre les lignes. Et le piéton obéit.

Cependant, si le piéton désire absolument cesser de vivre, un geste de désobéissance suffit.

Si la rue est à eux, comment faire pour passer ? Qu'ils nous passent par dessus, pardine !



PERCE-NEIGE.

Histoire de la Ville et du Village.

Le ne s'agit pas d'un conte de fées ; ni de prince amoureux et charmant, ni d'une adolescente dont il eût été plaisant de décrire les traits délicats, le teint pur et la chevelure soyeuse. Un titre fait pressentir une histoire, un nom évoque une silhouette. Mais ce ne sera pas le cas ici, et ce que je raconte, si simple que ce soit, semblera ne pas être vrai, justement parce que je n'emprunte rien, ni à la légende, ni à la fantaisie.

J'ai rencontré Perce-Neige dans la montagne. Il était vieux, solide et barbu. Il montrait, sous son unique chapeau de toujours — un feutre roussi, verdi, cuit par le soleil et tassé par l'averse — deux petits yeux aigus et prestes. Sa barbe flottait, blanche aux pointes, et jaunie sous la bouche — d'un ton de mousse rôtie par l'été — à cause de la pipe.

Quand j'ai vu Perce-Neige, en face du chalet où il y a un géranium — il fendait du bois. Son dos s'arrondissait au-dessus du billot trapu, son bras court élevait la lourde hache, et les deux morceaux tombaient, réguliers, à droite et à gauche.

Dans la montagne, ce n'est pas comme à la ville ; on se salue sans se connaître. Il n'y a guère que lorsqu'on se connaît bien et qu'on se voit beaucoup, qu'on ne se salue plus.

Perce-Neige et moi, nous nous sommes salués. Je ne sais pas qui a commencé ; les deux en même temps, probablement. Là-haut, on ne pense pas toujours à sa dignité.

Des nuages couraient. Du doigt, j'ai montré la Cime de l'Est, et j'ai dit : « Mauvais ? »

Perce-Neige, d'un coup, a fiché sa hache dans le bois, a sorti un instant sa pipe, et m'a assuré que ce ne serait pas encore pour aujourd'hui.

J'avais un carnet. En parlant, je m'efforçais de noter, de quelques coups de crayon, sa tête de vieux marchand de statuette qui a aussi joué de l'orgue de Barbarie et posé pour les peintres.

Pour ne pas l'effaroucher, je regardais la montagne, comme si je m'appliquais à reproduire un pic. Il y a des simples qui n'aiment ni le crayon, ni l'objectif. Je me souviens d'une peau de nœlle humide que j'ai reçue un jour que je prenais un croquis dans une ruelle d'Alger. Je n'avais pas pris cela pour la preuve que je plaisais à quelqu'un de mystérieux et de caché, mais plutôt pour un message un peu méprisant à l'adresse d'un étranger inopportuniste et curieux.

Pour l'instant, Perce-Neige me tentait — mais il ne devait pas être dupe. J'en eus l'impression à voir tout à coup ses yeux rapetissés et luisants.

Tranquillement, il bourrait sa pipe, pour me donner le temps ; et comme je m'étonnais de lui voir tasser, du pouce, une espèce d'herbe verdâtre, il m'expliqua, avec un geste vers les pâturages en dessous, que c'était du tabac de montagne. L'autre, le vrai, restait rare et cher.

Probablement pour me faire plaisir, il me dit, avant de reprendre sa hache : « Il y a un autre photographe qui a passé ici la semaine dernière. »

Pour lui, un crayon, c'est trop petit pour représenter quelque chose. Il ne se fait idée d'un métier qu'à partir d'un instrument ou d'un appareil.

J'ai voulu savoir pourquoi Perce-Neige portait un si joli nom ; quand je suis rentré, on m'a raconté l'histoire.

C'est le village qui l'a baptisé.

Perce-Neige a une tendresse pour la bouteille.

Perce-Neige, les fins de semaine, se récompense d'avoir travaillé, en même temps qu'il se console de l'idée d'avoir à recommencer.

Un soir d'hiver — à quoi bon attendre l'été pour avoir soif ? — Perce-Neige disparut.

On l'avait encore aperçu dans le trajet qui mène de l'auberge à sa hutte. Et, plus rien. C'était une fin de semaine ; on savait que Perce-Neige avait, ce soir-là, largement passé la mesure. Et pourtant, il était d'un beau tonnage.

Le village se mit à sa recherche. On s'inquiéta, chercha, appela. On évoquait déjà l'accident de l'an dernier, quand le père Borniau, la plus belle trogne de l'auberge, avait roulé jusqu'au village d'en dessous.

Finalement, à quelques mètres du trou à lapin qu'il habite, on le découvrit sous un petit monticule de neige. Il neigeait encore, doucement. Le chien du postier, qui avait un grand-père Saint-Bernard, se démenait et grattait. On mit l'homme à jour ; il était « enneigé » ; un bout de barbe grise dépassait qui remuait légèrement dans la bise.

On le secoua de sa neige ; on l'emporta comme un sinistré, plein de sommeil et de vin.

Un bon feu, des flanelles chaudes, des frictions et un massage à faire chanceler un bœuf, le sortirent de sa demi-mort.

Les malins prétendent que c'est l'odeur du vin chaud qui le rappela complètement à la vie.

Et il sortit de l'aventure, avec, en plus de la soif qui lui restait fidèle, un joli nom, que lui donna le village.

Pierre Alin.

La Patrie Suisse. — La Fête des Camélias, à Locarno, son corso fleuri ; l'inauguration de la Foire de Bâle ; la Landsgemeinde d'Appenzel. Voilà quelques-unes des actualités offertes par la « Patrie Suisse » du 30 avril, on lira, en outre, avec intérêt une étude de M. Benjamin Cornuz, sur St-Prex, bourg historique ; la chronique musicale d'Al. Mooser ; enfin une belle étude de Maurice Jeanneret, sur deux peintres neuchâtelois : Madeleine Woog et H. Durand.

En promenade. — Lui. — Tiens, je t'ai rencontrée hier avec un grand brun, c'est un ami ?

Elle. — Mais non, c'est mon mari !

LA MÈRE PINSON.

PETITE, maigre et geignarde, traînant ses souliers éculés sur toutes les grandes routes, insoucieuse de la mode au point de se contenter d'un vieux chapeau toujours posé de travers, d'une robe noire élimée et d'un châle brun noué dans le dos, telle apparaît Louise Bourlazi dite la mère Pinson.

L'âge qu'elle a ? Personne ne saurait le dire. Cinquante-cinq, soixante ans tout au plus. On lui a toujours vu cet air guilleret, cette face enluminée, cette voix haute et ce verbe rapide qui lui ont valu son surnom.

Mon oncle Benjamin, qui la connaît de vieille date, dit volontiers : « Quand la mère Pinson ouvre le bec, tu peux être tranquille, il n'y a qu'à s'asseoir et attendre que la bobine soit déroulée. »

Orpheline de bonne heure, à l'âge de quatorze ans, elle entra en fabrique ; ensuite elle devint femme de chambre à l'étranger. A son retour au pays, elle se maria avec un colporteur en papier à lettres, savonnettes et lacets de souliers. Mais le colporteur avait toujours soif, ce qui obligea la mère Pinson à le remplacer de bonne heure dans ses tournées.

Quand son mari mourut, elle se trouva seule au monde, mais ne pleura pas, tant elle était contente d'être délivrée de « ce fainéant qui lui attrapait toutes ses économies ».

Dès lors, elle travailla dans une buanderie, puis dans une fabrique de biscuits et, durant six mois, elle fut sommelière dans un café de tempérance. Cependant, la vie sédentaire n'avait rien pour lui plaire ; aussi, dès qu'elle eut réalisé quelques économies, elle loua un petit appartement, acheta un fer à bricoler et se mit au travail.

Et maintenant, elle s'en va, cahin caha, sur les grandes routes, les mains appuyées sur sa poussette dans laquelle il y a, empilées les unes sur les autres, une demi-douzaine de caisses en fer-blanc.

En été, elle porte son éternel chapeau noir aux ailes relevées ; en hiver, un foulard gris qu'elle peut nouer sous le menton ; c'est plus commode, mais cher et ça tient chaud.

Pour les avoir parcourues en tous sens, elle connaît les routes de la bonne moitié du canton ; elle sait à quelle heure passe le premier autobus, lequel s'en va vers la plaine, emportant, pour tout voyageur, le pasteur qui se rend à la capitale ou le régent qui part en vacances. Elle connaît les camions des Grands Moulins, ceux des marchands de bois et les automobiles des députés. Elle sait, sur le bout du doigt, tous les articles du code de la circulation et quand des chauffeurs imprudents se permettent des excès de vitesse et l'éclaboussent au passage, elle leur fait le poing et déverse sur eux des paquets d'injures.

Lorsqu'elle pénètre dans un village, ses yeux soupçonneux repèrent partout les gosses aux intentions mauvaises. A la manière dont ces derniers se comportent à son égard, elle juge de la valeur du régent ou de la régente de l'endroit. Elle dit : « A Chamoron, il y a un bon régent, ça se voit rien qu'à la manière dont les enfants sont polis, tandis qu'à Panney... ah ! ne m'en parlez pas, parents, enfants, régent et régente, tout le monde est mal élevé. » Il est juste d'ajouter que, dans ce dernier village, ses clients se comptent sur les doigts de la main.

Au cours de ses tournées, elle s'arrête devant chaque maison, saisit une caisse de la main droite et frappe résolument à la porte. Dès qu'on voit apparaître sa figure enluminée qui s'irradie d'un sourire sésaphique, on n'a pas le cœur de la renvoyer, d'autant mieux qu'on connaît la puissance de sa langue. Car cette langue, qui ne s'arrête jamais, est capable de méduser les foules, de faire battre quatre montagnes et de mettre un village, une paroisse, que dis-je une paroisse ? une contrée tout entière sens dessus dessous. C'est une petite langue rose, pointue, acérée, qu'on aperçoit à peine derrière ses dents gâtées ; c'est à la fois un ornement et une menace, une épée de Damoclès suspendue sur la tête de n'importe qui. Je puis vous affirmer que la mère Pinson ne la tourne

jamais sept fois dans sa bouche avant de parler. Cette langue, elle est l'enclume qui forge les injures et le fouet qui flagelle tout le monde.

A la minute où la mère Pinson franchit le seuil, elle fait deux ou trois compliments et offre sa marchandise: des bricolets, des « petits beurres » et des pains d'anis. Quelquefois, on la fait asseoir et l'on écoute ses histoires qu'elle raconte en usant largement de termes imagés. Dès qu'elle a bu sa tasse de thé, elle se lève en soupirant, remet le couvercle de fer-blanc sur sa caisse et s'en va chez d'autres clients.

Madame la ministre lui achète volontiers des pains d'anis parce qu'ils sont bon marché et profitables. Les demoiselles Servion préfèrent les bricolets, plus fins, plus croquants, plus légers, plus digestibles. Comme ce sont de bonnes personnes, généreuses par nature, elles ont du plaisir à en offrir à « Minette » leur chatte siamoise et à « Poum » le chien basset, toujours vêtu d'une cape de drap brun à bords festonnés.

Il arrive parfois, en son absence, que des gosses mal intentionnés, fassent disparaître la vieille poussette dans une ruelle de traverse, derrière une haie ou au fond d'une remise. Embusqués à l'angle d'une maison ou au pied d'un mur, ils rient aux éclats à la voir gesticuler comme une possédée. Elle va, vient, interpelle les passants, lance des imprécations, prend le ciel à témoin, s'agite en tous sens et vitupère contre la malignité des enfants d'aujourd'hui. Quand la poussette est retrouvée, elle s'en va, jetant à gauche et droite des regards mauvais et si, par hasard, une tête blonde surgit brusquement au-dessus d'un mur, alors la mère Pinson lui administre, du bout de sa langue effilée, une gerbe rutilante de fleurs et de blasphèmes.

Cahin cahà, elle reprend la piste retournée, la marche ingrate vers des villages ni plus, ni moins hospitaliers que celui qu'elle quitte. Les mains accrochées à sa poussette, elle s'en va, par tous les temps, sur les grands chemins où l'appelle sa destinée jusqu'à la fin des siècles. Elle ira ainsi, par tous les temps, jusqu'à l'heure inéluctable où il faudra tout abandonner, tout complètement tout: le chapeau mis de travers, le foulard gris noué sous le menton, le châle tricoté qui croise sur la poitrine et la vieille poussette aux caisses de fer-blanc, remplies de bricolets et de pains d'anis.

Jean des Sapins.

LE FEUILLETON



SOUVENIRS DES CAMPAGNES DE LOUIS BÈGOS, LIEUTENANT-COLONEL 10

D'après tous les rapports, nous sûmes que l'empereur Napoléon avait été content de notre régiment.

Le soir, notre régiment fut généralement traité par différents corps de la garde impériale, et, dans cette occasion nos frères d'armes auront pu dire que nos soldats avaient bu comme des Suisses. Nos nouveaux camarades reconduisirent les nôtres dans leur cantonnement, et ils se quittèrent tous dans les meilleurs termes.

Le corps d'officiers avait été invité à dîner chez le maréchal Bessières, où nous fûmes supérieurement traités et, le lendemain, lundi, nous fûmes encore invités chez le prince de Neuchâtel, qui nous fit une réception amicale et somptueuse. En général, nous avons été on ne peut mieux accueillis par l'empereur, les maréchaux et les généraux français.

Il serait inutile de raconter tout ce qu'avaient de somptueux les ameublements et les services de table. De ma vie je n'ai vu rien qui fût aussi riche et aussi beau: tout était servi en vaisselle d'or et d'argent.

Le 12 décembre, nous quittâmes Vaugirard et primes possession de la caserne Nouvelle-France, faubourg Poissonnière. Je m'y installai pour vi-

vre le plus économiquement possible, et je profitai de quelques jours de calme pour voir tous nos amis de Paris, qui sont assez nombreux.

Le 18 du mois, tous les officiers du régiment furent invités à dîner chez le commandant de Paris, le comte Hullin. Nous aimions assez à nous dédommager de nos privations par ce faste d'un moment, dont il reste au moins toujours quelque chose... le souvenir!

Après avoir passé plus d'un mois à Paris, je vis arriver un beau matin notre commandant Von derweid de Seedorf, très affairé, et je me dis: il doit y avoir du nouveau. En effet, il m'annonça que nous allions bientôt quitter Paris pour Liège.

Le 12 janvier, l'empereur nous a inspectés de nouveau; sa figure était rayonnante de satisfaction. Il monte bien à cheval et possède un coup d'oeil admirable pour juger le soldat. Son regard scrutateur révèle le génie, et je crois que ce n'est pas pour rien qu'il nous a passés en revue. Nos compatriotes du 4^e régiment ont passé la revue avec nous; mais, sans me flatter, je crois que nous l'emportons pour la tenue et l'instruction. Nos soldats ont été fêtés cette fois, comme la première, par leurs camarades de la garde, et, bien avant dans la nuit, nous avons vu rentrer à la caserne nos hommes, très satisfaits de l'aménité et de la générosité de leurs nouveaux amis.

Le lendemain, nous avons quitté Paris et sommes arrivés par étapes à Liège, où les bruits les plus contradictoires se répandaient sur le but de notre séjour. Les uns parlent d'une guerre avec la Prusse, d'autres avec la Russie. Ce qui est positif, c'est que nous allons former une brigade de 6000 hommes avec les 3^e et 4^e régiments suisses. Ce dernier se trouve à Nimègue.

L'existence à Liège est très agréable: nous sommes fort bien vus et fort bien reçus dans la meilleure société. Il est impossible de trouver une population plus hospitalière et plus sympathique pour les Suisses. J'ai rencontré de charmantes Bernoises, entre autres Mme F. avec ses trois filles, jolies et bien élevées; c'est pour moi une maison de compatriotes, où nous parlons souvent de la patrie et des amis absents.

Ici, les fêtes se succèdent, les soirées et les bals sont charmants. Quoique étranger, j'ai été nommé commissaire: c'est un honneur auquel je ne m'attendais pas et qui prouve une fois de plus que qu'est l'hospitalité de la Belgique. C'est avec un vif regret que j'ai quitté cet excellent et beau pays; mais il a fallu obéir à l'ordre de départ, et, après avoir traversé la Belgique et la Prusse rhénane, nous nous sommes dirigés sur Magdebourg, en passant par Carlsleben et d'autres villes et bourgades dont les noms m'échappent actuellement.

Nous nous trouvions le 27 mars 1812 à Magdebourg, après avoir traversé un assez triste pays et souffert un froid rigoureux. Je me suis trouvé très fatigué du voyage, et je sens que je n'ai plus mes jeunes jambes des campagnes de Naples et de Portugal. Ici nous avons été inspectés et nous avons passé la revue du général de division Beillard. La revue a été longue; la distribution de vivres et de munitions de guerre a eu lieu. Nous avons vu arriver le 3^e régiment suisse, où j'ai beaucoup d'excellents camarades. J'ai demandé des nouvelles de mon frère, qui est prisonnier des Anglais, et qui est fort regretté au régiment. Ses camarades espèrent qu'il sera bientôt échangé contre des prisonniers anglais. Espérons-le comme eux!

Tous les régiments suisses qui feront la campagne avec nous arriveront sous peu. J'y retrouverai des amis de l'ancienne 2^e brigade.

Magdebourg est l'une des places les plus fortes que je connaisse: elle est défendue d'un côté par l'Elbe et des autres côtés par d'immenses fortifications. Pour la fortifier, il a fallu raser une partie des faubourgs, ce qui dérangeait un peu les habitants, en les forçant d'aller rebâtir de nouvelles maisons à quelques portées de canon de la place. Le passage des troupes est considérable par Magdebourg, aussi les habitants en souffrent-ils beaucoup. Nous repartons demain 28 mars, et nous nous dirigeons sur la Prusse, où nous n'avons que nos rations, ce qui ne nous plaît qu'à

demi. Vivant chez les bourgeois, nous nous trouvons beaucoup plus à l'aise.

Nous espérons passer par Berlin, et sans doute je pourrai savoir alors où nous allons faire la guerre, car jusqu'à présent nous ne savons rien de positif.

L'armée est formidable, et les préparatifs militaires sont immenses. Nous avons dans l'armée jusqu'à des vitriers. Nous ne savons pas trop à quoi ces braves gens doivent servir. Est-ce pour remettre les vitres que nous casserons? Enfin l'avenir nous apprendra bientôt contre qui est déployé cet immense appareil de guerre.

Dans la grande armée qui se met en marche, je suis capitaine-adjutant-major au 1^{er} bataillon du 2^e régiment suisse, 2^e brigade, 3^e division du 2^e corps de la grande armée d'Allemagne allant à Berlin. Pour le moment, je ne sais rien d'autre. Notre général de brigade se nomme Caudras et celui de division Beillard. Le 2^e corps est commandé par le maréchal Oudinot, que j'ai déjà connu en Portugal. J'espère qu'avec ces renseignements les lettres de ma chère famille et de la Suisse me parviendront. — J'ai mon frère auprès de moi; il supporte la fatigue, comme je la supportais à son âge, gaiement et en chantant.

Nous voilà arrivé à Bayou, le 14 avril 1812, après des marches bien fatigantes, après avoir traversé Breslau et Stettin, où nous ne sommes point restés, comme nous l'espérions. Le 1^{er} avril a été pour nous un jour de tribulations; nos ordonnances se sont égarées, et nous avons dû passer la nuit à bivouaquer, sans savoir au juste où nous nous trouvions.

(A suivre).

Au Bourg-Ciné-Sonore, deuxième semaine du plus grand film sonore actuel. Le Fou chantant avec Al. Jolson. Vous tous qui viendrez voir le « Fou chantant », vous serez « pris » par le jeu d'Al. Jolson, vous serez étreints d'une poignante émotion en écoutant détailler (et avec quel art!) les couplets de « Sonny Boy » d'une voix tour à tour douce, caressante ou pleine de gros sanglots. Samedi et dimanche deux matinées à 14 h. et 16 h. 30. Autres jours une matinée à 15 h.

Pour la rédaction: J. Bron, édit.

Lausanne. — Imp. Pache-Varidel & Bron.

Adresses utiles

Nous prions nos abonnés et lecteurs d'utiliser ces adresses de maisons recommandées lors de leurs achats et d'indiquer le *Conteur Vaudois* comme référence.

RD Le vrai chemisier-spécialiste

Ses CHEMISES sur MESURE et CONFECTIONNÉES, COLS, CRAVATES, SOUS-VÊTEMENTS.

Robert DODILLE

Lausanne Haldimand, 11

HERNIEUX

Adressez-vous en toute confiance aux spécialistes:

W. Margot & Cie

BANDAGISTES

Riponne et Pré-du-Marché, Lausanne

Enfin un bon conseil...

Un bon conseil est rarement parfait, On peut très bien n'en jamais tenir compte, Mais qu'il est bon le conseil qui nous conte De boire toujours du divin « Diablerets ».

S. Geismar Chapellerie. Chemiserie. Confection pour ouvriers. Bonneterie. Casquettes.

Place du Tunnel 2 et 3. LAUSANNE

RADIO GÉNÉRALE

Denier & Co Ruelle St-François 3, LAUSANNE - Fond. 1920

Tél. 26.196 — Maison des Vaudois